

Arthur Schnitzler

Lettres aux amis

1886 - 1901

Choix, présentation et traduction
de Jean-Yves Masson

Rivages poche / Petite Bibliothèque

1892

laquelle il donna pour titre le prénom de sa femme, Paula, morte à Zurich sur le chemin de l'émigration, en 1939. Poète (sa *Chanson pour endormir Miriam*, écrite à la naissance de sa fille, est un véritable chef-d'œuvre) et dramaturge (il est l'auteur d'un grand cycle dramatique sur Jacob), c'est également un nouvelliste de premier plan. Son chef-d'œuvre narratif, *La Mort de Georges*, a été révélé en français par Jacques Le Rider (éditions Complexe, 1990). Il fut l'un des plus fidèles amis de Schnitzler, et le confident de toute sa vie.

2. Eduard-Michaël Kafka (1868-1893), journaliste, l'un des "publicistes" du groupe *Jeune Vienne*. Il avait fondé en 1889 une revue qui devint la *Moderne Rundschau* où publièrent tous les membres du groupe. Le diminutif en -i de son prénom fournit l'occasion du jeu de mot.

3. "In Ihnen muß (...) die Poesie herangebraut werden": Schnitzler invente et souligne un verbe intraduisible tel quel, la particule *heran-* indiquant un mouvement de rapprochement.

Vienne, 5 août 1892

Ami très vénéré, il faut donc que j'aie depuis toujours eu le pressentiment que nous nous rapprocherions un jour l'un de l'autre, et même que vous feriez mon "éloge"¹. Car il est remarquable de voir avec quelle précision chacune des étapes de notre relation pourtant peu ancienne sont restées gravées dans mon esprit. Je sais encore "à quel moment je te vis pour la première fois"² – c'était à l'*Akademische Lesehalle*. Vous faisiez un discours et vous étiez "caustique" – et à quel point ! Je me trouvais près de vous et j'avais la sensation que vous me considériez avec un certain air, sarcastique mais indulgent. Vous aviez un sourire ironique – et je commençai à vous envier. "Qui pouvait bien discourir ainsi et avoir un tel sourire ?" – voilà ce que je me demandais. Peu de temps après j'en appris davantage sur vous : au Café que je fréquentais avec bien plus de zèle que les réunions politiques et les soirées électorales de la *Lesehalle* – où vous jouissiez d'une considérable réputation de joueur de dominos (de dominos aveugles dois-je malheureusement préciser !) Quelques beaux esprits parlaient en outre de votre importance comme auteur de comédies en trois actes. Voulez-vous une preuve de mon don pour l'histoire littéraire ? Je

sais encore avec précision que c'est Siegfried Wertheimer³ qui fut le premier à me parler du poète Theodor Herzl. Peu de temps après je fis personnellement votre connaissance et je lus deux de vos pièces en manuscrit : *Tabarin* et une deuxième – ne s'appelait-elle pas *Les Agités*⁴ ? Et de nouveau je vous enviai. "Qui pouvait bien écrire des pièces pareilles ?" – En ce temps-là mes pièces étaient décidément bien plus mauvaises que les vôtres ! Mais tout le temps de mes études s'écoula sans que nous ayons pu trouver un lien entre nous – manifestement, comme me le prouvent les dernières lignes de votre lettre, parce que je vous semblais trop "arrogant" !

Puis je vous ai parlé dans votre chambre lorsque nous étions déjà tous deux médecins⁵ ; vous étiez entouré d'un cercle de jeunes et jolies femmes – et de nouveau je vous ai (je l'espère, pas tout à fait sans raison) "envié". Et à cette époque-là également vous aviez un sourire ironique ! Et de nouveau je vous laissai avec le sentiment accablé qu'on a vis-à-vis des gens qui marchent devant vous dans la même rue, et qui vous distancent d'au moins vingt pas. A ce souvenir se rattache cependant une de ces remarques qui, parce qu'elles dépassent de beaucoup l'élément individuel, méritent à coup sûr une place en note dans une histoire de la littérature moderne. Le nouveau Burgtheater⁶ était encore en construction ; nous nous promenions, par une soirée d'automne finissant, en long et en large, devant les palissades du chan-

tier. Naturellement, nous nous étions rencontrés par hasard – alors qu'il ne nous a encore jamais été permis jusqu'à aujourd'hui de nous rencontrer de façon délibérée ! Et à ce moment-là vous avez dit, avec un regard modeste mais conquérant qui restait fixé sur les murs en train de s'élever : *Je rentrerai ici un jour !* Oui, mon cher ami, et ç'aurait été pour moi le moment de prendre ma revanche une fois pour toutes sur vos sourires ironiques répétés, rien qu'avec un grand éclat de rire sarcastique. Au lieu de cela, je me tus. Je ne peux mentir : à ce moment-là, vous m'en avez imposé plus que jamais. Vous comprendrez que je raconte cette petite histoire, que les circonstances réelles ultérieures ont élevée au rang d'anecdote, à l'homme qui répond au nom de Theodor Herzl. Elle est si "vraisemblable" –, que tout le monde croit que je l'ai inventée. – Je me rappelle encore une dernière rencontre avec vous. C'était à un bal quelconque, une nuit, alors que vous étiez depuis longtemps, très longtemps déjà, un homme célèbre, alors que je doutais de moi, de mon travail – les deux ! –, que personne ne me prenait véritablement au sérieux et que je cherchais à satisfaire mon ambition de "bon compagnon" et de *demi-mondain*⁷ – au sens de Bourget. Ce soir-là, j'étais particulièrement de bonne humeur et, je le croyais, élégant au-delà de toute expression. C'est alors que – vous êtes apparu. De votre regard tranquillement supérieur, vous avez examiné ma cravate – et – vous m'avez anéanti. Savez-vous ce que vous

m'avez dit ? "Et moi qui vous prenais pour un... – Brummel !!!" –

J'avais l'impression distincte d'être tombé en disgrâce. Il était clair que je devais apprendre à mieux nouer ma cravate, ou du moins, accomplir quelque chose d'éminent dans un autre domaine. Dans mes moments de témérité, j'ai l'audace de tendre vers ces deux buts – peut-être aurai-je un jour l'occasion de vous convaincre *aussi* de mes talents de noueur de cravates ? Et quand je pense aujourd'hui que c'est manifestement pour cette raison que vous ne pouviez pas me fréquenter : parce que je vous paraissais présomptueux ! Et cela, même envers vous ! Moi qui ai emprunté à la bibliothèque *La Cause Hirschhorn* et *Du nouveau sur Vénus* ⁸, d'un auteur bien connu, et qui ai même acheté *Le Livre de la folie* – parce que je l'avais vu un jour dans un édition à quinze couronnes ! Moi qui affirmais même du *Fugitif* ⁹ que seule la distribution du Burgtheater pourrait lui rendre justice, mais qui à propos des *Princes du pays des Génies*, soutint l'opinion qu'on l'avait joué à bon droit au Carltheater ¹⁰ ! – Je ne sais pas si je suis parvenu à vous dire, avec tout ce que j'ai écrit jusqu'ici, ce que précisément je veux vous dire : que véritablement il est peu de gens au monde au jugement de qui je veuille attacher autant de prix qu'au vôtre. Mesurez d'après cela combien votre amicale appréciation me réjouit et combien le ton chaleureux et nourri avec lequel vous vous êtes

adressé à moi m'a touché d'une façon bienfaisante. Que ma personne *aussi* vous soit devenue sympathique, il m'est impossible de l'imputer à votre seule connaissance de ma pièce : assurément mon ami Paul ¹¹, le meilleur et le plus aimable des hommes, y a mis beaucoup du sien. Je vous dis *adieu* ¹² pour aujourd'hui, ami vénéré et je vous prie d'être pour toujours assuré de mon cordial dévouement.

Votre
Arthur Schnitzler

1. Theodor Herzl (1860-1904) journaliste, dramaturge, romancier, correspondant parisien de la *Neue Freie Presse* de 1891 à 1895 puis feuilletonniste de ce journal. Il est le premier théoricien du sionisme. Un de ses romans, *Altneuland*, tente de fournir une image du futur Etat d'Israël. Il avait écrit le 29 juillet à Schnitzler à propos du *Conte de fée* qu'il "croyait en lui".

2. Schnitzler cite ici un vers du *Trompette de Säckingen* de Joseph Victor von Scheffel. L'*Akademische Lesehalle* dont il est question est une salle de conférences ouverte en 1870 par les étudiants de l'Université de Vienne, de coloration nationale allemande, qui fut dissoute en 1881 pour "avoir outrepassé ses limites du champ d'action fixé par ses statuts" (voir *Une jeunesse viennoise*, livres III et IV).

3. Siegfried Wertheimer : probablement un camarade d'études de Schnitzler.
4. *Tabarin* : pièce en un acte adaptée de Catulle Mendès. *Die Aufgeregten* ne semble pas être le titre d'une pièce précise de Herzl : il s'agit peut-être d'un titre provisoire.
5. Dans le *Salzkammergut*, en août 1885.
6. Le nouveau *Burgtheater* fut inauguré le 14 octobre 1888.
7. En français dans le texte.
8. *Causa Hirschkorn*, comédie, 1890. *Neues von der Venus*, propos et anecdotes, éd. F. Freund, Leipzig, 1887.
9. *Buch der Narrheit*, feuilletons, éd. F. Freund, Leipzig, 1888. *Der Flüchtling*, comédie en un acte créée le 4 mai 1889 au *Burgtheater* par Friedrich Mitterwurzer, Wilhelmine Sandrock, Hugo Thimig et Max Devrient.
10. *Prinzen aus Genieland*, comédie en trois actes, 1891.
11. Il s'agit de Paul Goldmann (1865-1935) ; voir lettre du 22 novembre 1896 et note p. 120.
12. En français dans le texte, comme chaque fois que ce mot sera en italiques ici désormais (par différence avec la traduction de *lewohl, leben Sie wohl*, etc.).

Le 29.3.1893

Il est humain de cesser d'aimer et de commencer à en aimer un autre. Il est même humain de tromper quelqu'un qui vous a juré que, dans ce cas, il se tuerait, et de ne rien lui dire. – En ce qui nous concerne, le cas est différent. – Des années et des années durant, je t'ai suppliée : "Sois franche !" – Des années durant, presque à chaque conversation, presque dans chaque lettre : "Je ne te demande rien, rien que la vérité !" – Je ne suis plus un enfant, je ne suis pas non plus un optimiste, – l'amour éternel, – comment pourrais-je l'exiger de qui que ce soit ! – Mais il m'était, à moi, permis d'exiger, de toi, que tu ne me mentes pas durant des semaines et des mois, que tu ne me trompes pas comme la plus infecte des prostituées, avec raffinement, que tu ne feignes pas, avec mille petites nuances qui n'étaient absolument pas nécessaires, la joie de me voir revenir, la nostalgie de moi, la joie que te donnaient des choses qui ne signifiaient plus rien pour toi – mon portrait, par exemple, qui est suspendu au mur de ta chambre – m'écrivant des lettres d'amour incandescentes et t'indignant de la vulgarité de la "dénonciatrice" – qui pourtant, va savoir pour quels motifs, écrivait bien la vérité – et que tu ne m'appelles pas "ton

13.6.93

Cher ami,

Vous voir cet été à Vienne serait pour moi une grande joie ¹. Moi-même, il ne devrait guère m'être permis de m'éloigner d'ici – à l'exception d'une période qui va de la mi-août à septembre, où je dois me mettre au service de la patrie – c'est-à-dire de l'armée. Probablement à Bruck ². Sinon, je ne puis guère m'en aller d'ici ; sans même que j'aie beaucoup à faire, je suis pieds et poings liés. Ayez en tout cas la bonté de me donner plus de détails sur votre arrivée, de même que sur vos projets en général. – J'ignore aussi si l'événement que vous m'annonciez dans votre dernière lettre s'est déjà produit ³. En tout cas – tous mes vœux. En ce qui me concerne, je me suis rétablissant bien que mal ⁴ et cherche de temps à autre à revenir à mes travaux. La clinique, la clientèle, le journal médical que je dirige me prennent beaucoup de temps, mais ils me laissent aussi une certaine liberté de pensée intérieure. Le cabinet, par exemple, prend du temps même s'il n'y a pas de patients, c'est ce qu'il y a de fâcheux – et si, au lieu d'une ou deux personnes il en venait seize ou vingt, il y aurait à peine plus de travail, et même, cela aurait ses avantages. – A présent, j'écris surtout tard le

soir, vers minuit, au Café ⁵. Là, à côté de l'Hôtel de ville, avec le parc en *vis-à-vis*. – Il faut que cela devienne quelque chose de doux et de divertissant – mais pourtant la motivation secrète de ces moments est clairement celle-ci : – je veux réapprendre à écrire. Pour *Le Fugitif à Berlin* ⁶, je dois encore vous féliciter. Mon admiration ne cesse de grandir pour les gens que l'on joue, et cela, davantage encore depuis que je vois quel long chemin il y a entre être accepté quelque part et être joué. A Prague, je me suis heurté au sens moral de l'intendant du théâtre, le Dr Schlesinger, qui trouvait mon *Conte* "révoltant". – Et à Berlin, je serai méprisé avec insistance, on ne répond ni à mes lettres polies ni... – aux autres. Vous m'avez écrit un jour : "On crache là-dessus et on passe" ⁷. Vous avez *tellement* raison ! – Mais il est remarquable de voir que cela ne sert à rien. Les directeurs et les gens dans leur genre se disent justement : "On essuie et on continue les fourberies". – Et ce sont eux les plus malins – cela ne leur coûte que le mouchoir, mais à nous, nos poumons.

Bien, assez pour aujourd'hui, mon cher docteur ; j'espère avoir très bientôt de vos nouvelles. Et si vous n'avez encore aucun projet d'être précis, dites-moi au moins en deux lignes comment vous allez.

Votre cordialement dévoué
Dr Arth. Schnitzler

1. Rappelons (voir lettre du 5 août 1892) que Herzl était correspondant de la *Neue Freie Presse* à Paris.

2. Ville de garnison à quarante kilomètres à l'est de Vienne.

3. La naissance du troisième enfant de Theodor Herzl (Margarethe, née le 20 mai).

4. Allusion à la mort du père de Schnitzler, décédé le 2 mai. Arthur Schnitzler, dans un premier temps, assumait l'ensemble des fonctions léguées par son père (voir lettre des 27-29 août 1889). Il renonça ensuite à la polyclinique de Vienne pour ouvrir un cabinet privé qui lui permit de gagner sa vie tout en lui laissant davantage de temps pour écrire.

5. A l'époque, au Café Auböck, où Schnitzler écrivait la nouvelle *Une petite comédie*, alors encore intitulée *Les Métamorphoses*, qui devait paraître en 1895 dans la *Neue Deutsche Rundschau*.

6. Comédie en un acte créée à Berlin le 4 mai. Wilhelmine Sandrock et Friedrich Mitterwurzer y tenaient les rôles principaux.

7. Allusion à une lettre du 29 juillet de l'année précédente, où Theodor Herzl avait émis le vœu que Schnitzler "ne se fourvoie jamais dans les cloaques d'une coterie", et lui prédisait que la vie théâtrale l'écœurerait plus d'une fois.

Vienne, 11 déc. 93

Chère Madame, chère amie vénérée,
non, vous ne le verrez plus, désormais, le pauvre *Conte*, mort et enterré¹... Il était une... deux fois ! – Et la plaisanterie n'est même pas de moi, elle se trouve dans un journal satirique quelconque. – Le troisième acte a occis toute la pièce. Ah, vous le voyez, ce n'est pas si facile de devenir célèbre ! – Vous n'avez pas idée à quel point tout cela me semble déjà loin de moi – je n'ai plus aucun lien véritable avec toute cette affaire. Jeudi encore, j'ai envoyé à la direction du théâtre des modifications, parce qu'on me promettait de remettre la pièce au répertoire. Naturellement, on ne l'a pas fait – on est tenu de gagner de l'argent à coup sûr, tout à fait sûr, et *Une révolution de Palais*², c'est toujours de l'argent garanti. – Seule la Sandrock³ est restée fidèle à son enthousiasme pour la pièce ; elle va même la jouer en tournée. Peut-être également à Berlin. Et vous aurez peut-être la chance de voir enfin la pièce, un jour, à Wiener Neustadt⁴. Le fiasco ne m'a pas particulièrement contrarié ; ce qui me contrarie plutôt, c'est d'être depuis longtemps si parfaitement dépourvu de talent. Je ne suis même pas parvenu à mettre bout à bout dix malheureuses lignes. – Et puis – cet hiver gris,

Vienne, 30 nov. 94

Cher ami,

Je vous remercie fort d'avoir lu si rapidement la nouvelle ¹ et je me réjouis de ce que vous y ayez trouvé tant de bonnes choses. Je tiens votre objection à propos du début pour fondée. Celui-ci me déplut moi-même, aussitôt que je l'eus écrit, et tellement que je l'ai abandonné, deux ou trois semaines, parce que je ne trouvais pas le courage de le réécrire. Ce n'est que peu à peu que je suis entré dans le sujet, et du reste il en est presque toujours ainsi chez moi. Avant la publication, je voulais supprimer, purement et simplement, le début – jusqu'à la visite de Marie à Alfred, exclusivement ; mais on m'en a dissuadé. Vous êtes le premier, après moi, à exprimer d'une façon aussi radicale son antipathie pour ce début. Pour autant que je puisse en juger jusqu'ici, il n'a dérangé personne de façon aussi sensible que nous deux. Mais je ne crois pas que la raison s'en trouve dans la tonalité "noire, bien trop noire". C'est seulement qu'ici, je ne suis pas venu à bout artistiquement de cette tonalité. Si j'avais mis à la place du début ce qui est actuellement à la fin – ajouté, à ce qui est le cinquième acte, les quatre premiers – alors, la bacchanale amoureuse que vous souhaitez serait venue en troisième position. Alors,

la force pour écrire tout le reste de la tragédie m'aurait peut-être manqué ; la vérité est en tout cas que seul ce cinquième acte était dans mes intentions. Et aussi qu'il y a encore des longueurs çà et là dans le livre, je m'en suis rendu compte en le relisant lors de la correction des épreuves. Pour ce qui touche au style affecté des descriptions de la nature, il me serait agréable que vous me donniez des détails, car je ne me sens pas en faute sur ce point. Je devrais me rappeler une intention quelconque, mais je sais bien que j'ai écrit ces choses-là comme elles me venaient. Dites-moi donc où vous avez découvert l'afféterie – votre œil critique d'artiste est sur ce point plus compétent que mon souvenir. Sans compter que le souvenir des heures de création est trompeur comme celui des rêves.

La pièce, maintenant ². Vous ne vous rangez pas à ma remarque concernant l'introduction de nouvelles figures, ni surtout au fait qu'il doit s'agir de Juifs sympathiques. Et, plus j'y réfléchis, plus cela me semble fondamental. Je crois que la Femme ne repousserait pas moins le héros vers le Ghetto, si vous lui confériez à elle aussi une dimension due au sacrifice. – Dans la présentation de B. ³, le dialogue avec les domestiques m'a dérangé, il me paraît trop chargé d'intentions et même désagréable d'un point de vue théâtral. Je suis très curieux de voir comment vous vous comporterez à l'égard de mes idées sur le dénouement.

Que la lettre destinée à accompagner le texte

de votre pièce m'agrée, je n'ai pas besoin de vous l'assurer. Comment "ils" se comporteront vis-à-vis d'elle, je ne le sais pas. Je pense qu'ils liront la pièce très vite – mais avec l'espoir bien tranquille de la trouver mauvaise. Vous voulez avant tout obtenir qu'ils soient attentifs : – cela devrait réussir. – J'ai parlé à Sch. ⁴ ; il est bien disposé. Son adresse personnelle est : III Reinerstrasse 25. Il travaille actuellement dans le bureau de son père (dont l'adresse vient tout juste de changer et m'échappe pour l'instant) – mais peut-être son adresse personnelle est-elle préférable ? – A Sch., je n'ai parlé pour plus de prudence que d'un auteur domicilié à Berlin. J'espère pouvoir bientôt lui envoyer le manuscrit mis au net ; n'est-ce pas ?

Je ne peux pas conclure cette lettre sans vous serrer la main pour votre précieux feuillet ⁵. Vous n'en avez du reste guère publié durant ces dernières années qui ne m'ait fait éprouver le besoin d'un tel geste. On éprouve toujours une sorte de timidité bien sotte à le faire. A cela s'ajoute fort à propos aujourd'hui le fait que j'avais à vous écrire sur tout autre chose et que je puis ajouter ici, comme si c'était en passant, que j'attends le livre dans lequel je trouverai rassemblées ces petites œuvres d'art [*que sont vos chroniques*]. Si je ne le reçois pas comme envoi d'auteur, je me l'achèterai – ce que je n'ai pas encore fait avec *Die Glosse* ⁶. Et vous pouvez être sûr que... – ce n'est pas à cause des soixante Kreuzers.

De tout cœur votre très dévoué
Arthur Schnitzler

1. *Mourir (Sterben)*, paru en volume séparé le 20 novembre.

2. *Le Nouveau Ghetto*, pièce en quatre actes. Elle fut créée au Carltheater en janvier 1898. Dans un premier temps, Herzl souhaitait prendre un pseudonyme pour cette pièce ; en conséquence, il avait prié Schnitzler de lui servir d'intermédiaire en le présentant comme un Viennois du nom d'Albert Schnabel, vivant en Italie.

3. Un personnage de la pièce nommé Bichler.

4. Friedrich Schik (1857 – ?), journaliste et critique de théâtre. Son père était notaire. Herzl souhaitait, en cas de signature d'un contrat avec un théâtre, être représenté par un notaire de Vienne acceptant de protéger son anonymat. Friedrich Schik, que Schnitzler appréciait, avait lui-même étudié le droit et pouvait constituer un interlocuteur idéal.

5. Le quatrième article d'une série que Herzl réunit en volume en 1895, et publia à Paris sous le titre *Le Palais Bourbon*, où il analysait la vie parlementaire française.

6. *La Glose*, comédie en un acte et en vers, qui venait de paraître.